



très british. On y rencontre Doug, acerbe commentateur politique dépassé sur sa gauche par sa fille adolescente, on y croise Gail, respectable députée tory, et Charlie, fauché et clown de son état. Sans oublier Colin, retraité de l'industrie automobile.

Explorer plutôt que condamner

Dans une scène clé du roman, ce dernier revient sur le site de son usine depuis longtemps fermée. Las, l'endroit est méconnaissable, transformé en Marks & Spencer géant. L'ancien ouvrier « *fit quelques pas au rayon femmes et se retrouva confronté à des rangées entières de bas, de soutiens-gorge, de culottes en dentelle à perte de vue. S'il s'attendait à être assailli par le tintamarre, l'odeur et l'atmosphère dopée à la testostérone de l'ancienne chaîne de montage, son désarroi se comprenait* ». En effet. Sous le coup de l'émotion, Colin pose une question très pertinente : « *S'il n'y a plus d'usines, comment est-ce que les gens vont gagner de quoi dépenser dans les boutiques ?* » Le moment venu, le vieil homme vote en faveur du Brexit. A défaut d'approuver, le lecteur ne peut que comprendre.

A la condamnation, l'auteur préfère l'exploration psychologique et sociale... Au point qu'à

Jonathan Coe dénonce le cynisme des industriels et financiers qui manipulent la "colère" populaire et l'orientent contre les institutions européennes.

Londres le prestigieux *Times Literary Supplement* lui reproche son « *ambivalence* ». A travers le personnage particulièrement odieux de l'homme d'affaires Ronald Culpepper, Coe dénonce pourtant sans équivoque le cynisme des industriels et financiers hostiles à toute régulation, qui, par think tanks interposés, manipulent la « *colère* » populaire et l'orientent contre les institutions européennes. On devine sans mal que l'écrivain aurait préféré une Angleterre arriérée à l'UE. Mais, justement, Coe est avant tout un écrivain et le *Cœur de l'Angleterre*, un roman. Pas un manifeste anti-Brexit. Les amateurs de tribunes enflammées (dans un sens ou dans l'autre) passeront donc leur tour. A l'heure où le Royaume-Uni s'apprête à larguer définitivement les amarres, les autres apprécieront une immersion singulière dans le pays de Sophie, Ian, Charlie et Colin. Au cœur des passions d'Albion, qui ressemblent assez aux nôtres. ■

PORTRAITS DE L'AMÉRIQUE EN JEUNE MORTE, de Laurent Dubreuil, Léo Scheer, 122 p., 17 €. A paraître le 2 octobre.



romancier s'efforce de saisir. Pour éviter les opinions toutes faites et le manichéisme, rien de mieux que cet ample récit, fresque sociale capable de restituer les rêves, les peurs, les espoirs et les frustrations de chacun, le tout avec une pointe de *nonsense*

L'AMÉRIQUE À LA LOUPE

Comment saisir l'Amérique contemporaine, dirigée par le « *trompeur en chef* » ? Avec ses *Portraits de l'Amérique en jeune morte*, Laurent Dubreuil offre une série de visions, comme autant de flashes aussi délirants qu'extralucides. Écrit en 2016, juste avant l'élection de Trump, le livre se présente « *sur un mode lyrique et subjectif* », selon les termes de l'auteur, qui vit depuis 2005 aux États-Unis, dans « *un coin de campagne au milieu de*

l'Etat de New York, à des centaines de kilomètres [...] au nord de Manhattan ». L'intuition centrale de ce texte halluciné, quasi prophétique ? « *Je crois l'Amérique morte depuis quelque temps. Mais elle se survit à elle-même en une mascarade grotesque, fantomatique et dégoûtante.* » L'american dream ne ferait plus rêver personne : « *C'est parce que le pays agonisait déjà qu'il a pu élire à sa tête le sinistre clown qui fut à la hauteur de sa désespérance.* » En balade dans l'Utah, Dubreuil aperçoit

« *des rails effondrés* » qui rappellent « *l'ancienne activité minière* » ; il arpente les ruines d'une petite ville industrielle, contemple « *trois bagnoles, un vieux frigo* » et croise un homme, carabine à l'épaule, qui n'est peut-être qu'un « *zombie* ». Car les morts-vivants pullulent dans ce petit livre inclassable. Parmi eux, il faut compter les *white trash*, à savoir les « *petits Blancs, prol, ploucs ou péquenots* » de l'Amérique profonde, ces laissés-pour-compte de la mondialisation, étouffés par « *la pollution mentale de leurs*

baveux porte-parole » (à ce stade, on aura une pensée pour l'occupant de la Maison-Blanche). A l'autre extrémité de l'échelle sociale, les « *spectres* » abondent parmi les champions de la Silicon Valley, ces « *endives technologiques* » adeptes d'une « *barbarie raffinée* ». Exemple ? De Peter Thiel, cofondateur de PayPal, partisan d'une utopie capitaliste high-tech et soutien de Trump, Dubreuil fait un « *vampire* », « *verre d'hémoglobine à la main* ». Déconnant mais fulgurant. ■